



Femmes et économie : une perspective historique

FEMMES ET ÉCONOMIE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES : LE POINT DE VUE DE DIDEROT

M2 Histoire de la Pensée Économique

Laurie Bréban - Maîtresse de conférences
PHARE - Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
E-mail : laurie.breban@univ-paris1.fr

Programme des séances

- ***Lundi 23 septembre 2025, 14h-17, salle S. 2***

Laurie Bréban (PHARE, Université Paris 1) : « Femmes et économie au siècle des Lumières : le point de vue de Diderot »

- ***Jeudi 2 octobre 2025, 11h-14h, salle S. 2***

Nadeera Rajapakse (PHARE, Université Paris 1) : « La valeur du travail non-qualifié. Femmes migrantes »

- ***Jeudi 9 octobre 2025, 9h30-12h30, salle 116***

Ariane Dupont-Kieffer (PHARE, Université Paris 1) : « La valeur des femmes »

- ***Jeudi 16 octobre 2025, 9h30-12h30, salle 116***

Elodie Bertrand (ISJPS, Université Paris 1) : « Le ventre et le marché. Echanger le corps des femmes »

- ***Jeudi 20 novembre 2025, 14h15-17h15, salle 116***

Muriel Gilardone (IDEES, Université de Caen) : « Amartya Sen, une approche féministe de la justice sociale ? »

- ***Vendredi 19 décembre 2025, 9h-12h, salle S. 2***

Herrade Igersheim (BETA, CNRS) : « Le rôle des femmes dans la révolution industrielle. Le cas d'Amélie de Dietrich »

Podcasts

■ Série France Culture sur Diderot:
<https://www.franceculture.fr/emissions/series/denis-diderot-la-vie-a-tout-prix>

france
culture



LE DIRECT

Publicité

Accueil > Émissions > Les Chemins de la philosophie > Denis Diderot, la vie à tout prix



SÉRIE SAVOIRS

Denis Diderot, la vie à tout prix

4 ÉPISODES (4 DISPONIBLES)

► DÉCOUVRIR



La connaissance vient-elle des sens ou de l'entendement ? Un sexe peut-il parler ? Quelle place pour la religion dans l'athéisme ? Comment ne pas être fataliste ? Quatre émissions autour de Diderot, le scandaleux.

En savoir plus ↓

À retrouver dans l'émission

LES CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE par Adèle Van Reeth

Liste des œuvres de Denis Diderot

- ▣ https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_%C5%93uvres_de_Denis_Diderot

Quelques références secondaires

- Bénot, Y. (2005). *Les Lumières, l'esclavage, la colonisation*, Paris : La Découverte.
- Brot, M. (2015). Écrire et éditer une histoire philosophique et politique : l'Histoire des deux Indes de l'abbé Raynal (1770-1780), *Outre-Mers*, vol. 386-387, 2015 (1), pp. 9-28.
- Duflo, C. (2013a). *Diderot, Du matérialisme à la politique*, Paris : CNRS Éditions.
- Duflo, C. (2013b). *Diderot, Philosophe*, Paris, Champion, collection « Champion Classiques ».
- Pujol, S. (2021). La Satire contre le luxe de Diderot ou le risque du contresens, *Contre le luxe (xviiie-xviiiie siècle)*, dir. Pavy-Guilbert, E. et Poulet, F., Paris : Classiques Garnier, pp. 381-406.



« faute de réflexion et de principes, rien ne pénètre jusqu'à une certaine profondeur de conviction dans l'entendement des femmes ; que les idées de justice, de vertu, de vice, de bonté, de méchanceté, nagent à la superficie de leur âme ; qu'elles ont conservé l'amour-propre et l'intérêt personnel avec toute l'énergie de nature ; et que, plus civilisées que nous en dehors, elles sont restées de vraies sauvages en dedans, toutes machiavélistes, du plus au moins. » (« Sur les femmes »)

« La femme porte au dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle, et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce. C'est dans le délire hystérique qu'elle revient sur le passé, qu'elle s'élance dans l'avenir, que tous les temps lui sont présents. C'est de l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées extraordinaires. » (« Sur les femmes »)

« les femmes assujetties comme nous aux infirmités de l'enfance, plus contraintes et *plus négligées dans leur éducation*, abandonnées aux mêmes caprices du sort, **avec une âme plus mobile, des organes plus délicats, et rien de cette fermeté naturelle ou acquise** qui nous y prépare ; réduites au silence dans l'âge adulte, **sujettes à un malaise qui les dispose à devenir épouses et mères** : alors tristes, inquiètes, mélancoliques, à côté de parents alarmés, non-seulement sur la santé et la vie de leur enfant, mais encore sur son caractère : car c'est à cet instant critique qu'une jeune fille devient ce qu'elle restera toute sa vie, pénétrante ou stupide, triste ou gaie, sérieuse ou légère, bonne ou méchante, l'espérance de sa mère trompée où réalisée. **Pendant une longue suite d'années, chaque lune ramènera le même malaise.**

Le moment qui la délivrera du *despotisme de ses parents* est arrivé ; son imagination s'ouvre à un avenir plein de chimères ; son coeur nage dans une joie secrète. Réjouis-toi bien, malheureuse créature ; le temps aurait sans cesse affaibli *la tyrannie que tu quittes* ; le temps accroîtra sans cesse *la tyrannie sous laquelle tu vas passer*. On lui choisit un époux. Elle devient mère. **L'état de grossesse est pénible presque pour toutes les femmes. C'est dans les douleurs, au péril de leur vie, aux dépens de leurs charmes, et souvent au détriment de leur santé, qu'elles donnent naissance à des enfants. Le premier domicile de l'enfant et les deux réservoirs de sa nourriture, les organes qui caractérisent le sexe, sont sujets à deux maladies incurables.**

Il n'y a peut-être pas de joie comparable à celle de la mère qui voit son premier-né ; mais ce moment sera payé bien cher. Le père se soulage du soin des garçons sur un mercenaire ; la mère demeure chargée de la garde de ses filles. L'âge avance ; la beauté passe ; arrivent les années de l'abandon, de l'humeur et de l'ennui. **C'est par le malaise que Nature les a disposées à devenir mères ; c'est par une maladie longue et dangereuse qu'elle leur ôte le pouvoir de l'être.** Qu'est-ce alors qu'une femme ? Négligée de son époux, délaissée de ses enfants, *nulle dans la société*, la dévotion est son unique et dernière ressource. » (« Sur les femmes »)

« MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Docteur, approchez-vous. Imaginez une araignée au centre de sa toile. Ébranlez un fil, et vous verrez l'animal alerte accourir. Eh bien ! si les fils que l'insecte tire de ses intestins, et y rappelle quand il lui plaît, faisaient partie sensible de lui-même ?...

BORDEU.

Je vous entends. Vous imaginez en vous, quelque part, dans un recoin de votre tête, celui, par exemple, qu'on appelle les méninges, un ou plusieurs points où se rapportent toutes les sensations excitées sur la longueur des fils. » (*Le rêve de d'Alembert* [RA])



“[E]st-il possible que l’organisation étant différente, la sensation soit la même ? Telle est sa diversité, que si chaque individu pouvait se créer une langue analogue à ce qu’il est, il y aurait autant de langues que d’individus ; un homme ne dirait ni bonjour, ni adieu comme un autre”

(La Réfutation d’Helvétius [RH] : 459)

“L’homme naît toujours ignorant, très-souvent sot ; et quand il ne l’est pas, rien de plus aisé que de le rendre tel, ni malheureusement de plus conforme à l’expérience. La stupidité et le génie occupent les deux extrémités de l’échelle de l’esprit humain. Il est impossible de déplacer la stupidité ; il est facile de déplacer le génie.”

(RH: 457-8)

“Mais outre la sensibilité physique commune à toutes les parties de l’animal, il en est une autre tout autrement énergique, commune à tous les animaux et propre à un organe particulier [...] : c’est la sensibilité du diaphragme, cette membrane nerveuse et mince qui coupe en deux cavités la capacité intérieure. C’est là le siège de toutes nos peines et de tous nos plaisirs ; ses oscillations ou crispations sont plus ou moins fortes dans un être que dans un autre : c’est elle qui caractérise les âmes pusillanimes et les âmes fortes. Celui qui a le diaphragme très-mobile cherche les scènes tragiques ou les fuit, parce qu’il peut arriver qu’il en soit trop vivement affecté et qu’il reste, après le spectacle, ce que nous appelons le cœur serré. Celui qui a cet organe inflexible, raide et obtus ne les cherche ni ne les évite, elles ne lui font rien. Vous pouvez faire de cet homme ou un lieutenant criminel ou un bourreau, ou un boucher, ou un chirurgien, ou un médecin.”

(RH: 515-6)

BORDEU.

Mademoiselle, cette qualité si prisée, qui ne conduit à rien de grand, ne s'exerce presque jamais fortement sans douleur, ou faiblement sans ennui ; ou l'on bâille, ou l'on est ivre. Vous vous prêtez sans mesure à la sensation d'une musique délicieuse ; vous vous laissez entraîner au charme d'une scène pathétique ; votre diaphragme se serre, le plaisir est passé, et il ne vous reste qu'un étouffement qui dure toute la soirée.

MADemoisELLE DE L'ESPINASSE.

Mais si je ne puis jouir de la musique sublime ni de la scène touchante qu'à cette condition ?

BORDEU.

Erreur. Je sais jouir aussi, je sais admirer, et je ne souffre jamais, si ce n'est de la colique. J'ai du plaisir pur ; ma censure en est beaucoup plus sévère, mon éloge plus flatteur et plus réfléchi. Est-ce qu'il y a une mauvaise tragédie pour des âmes aussi mobiles que la vôtre ? Combien de fois n'avez-vous pas rougi, à la lecture, des transports que vous aviez éprouvés au spectacle, et réciproquement ?

[...]

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE.

Cela m'est arrivé.

BORDEU.

Ce n'est donc pas à l'être sensible comme vous, c'est à l'être tranquille et froid comme moi qu'il appartient de dire : Cela est vrai, cela est bon, cela est beau... Fortifions l'origine du réseau, c'est tout ce que nous avons de mieux à faire... » (RA : 395)

“BORDEU – [...] Mais qu’est-ce qu’un être sensible ? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l’oreille, un phénomène singulier a-t-il frappé l’oeil, et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s’élève, tous les brins du faisceau qui s’agitent, le frisson qui se répand, l’horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s’interrompt, l’origine du faisceau qui ne sait ce qu’il devient ; plus de sang-froid, plus de raison, plus de jugement, plus d’instinct, plus de ressource. MADEMOISELLE DE L’ESPINASSE - Je me reconnais. BORDEU - Le grand homme, s’il a malheureusement reçu cette disposition naturelle, s’occupera sans relâche à l’affaiblir, à la dominer, à se rendre maître de ses mouvements et à conserver à l’origine du faisceau tout son empire. Alors il se possédera au milieu des plus grands dangers, il jugera froidement, mais sainement.”

“BORDEU – [...] Mais qu’est-ce qu’un être sensible ? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l’oreille, un phénomène singulier a-t-il frappé l’oeil, et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s’élève, tous les brins du faisceau qui s’agitent, le frisson qui se répand, l’horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s’interrompt, l’origine du faisceau qui ne sait ce qu’il devient ; plus de sang-froid, plus de raison, plus de jugement, plus d’instinct, plus de ressource. MADEMOISELLE DE L’ESPINASSE - Je me reconnais. BORDEU - Le grand homme, s’il a malheureusement reçu cette disposition naturelle, s’occupera sans relâche à l’affaiblir, à la dominer, à se rendre maître de ses mouvements et à conserver à l’origine du faisceau tout son empire. Alors il se possédera au milieu des plus grands dangers, il jugera froidement, mais sainement.”



« faute de réflexion et de principes, rien ne pénètre jusqu'à une certaine profondeur de conviction dans l'entendement des femmes ; que les idées de justice, de vertu, de vice, de bonté, de méchanceté, nagent à la superficie de leur âme ; qu'elles ont conservé l'amour-propre et l'intérêt personnel avec toute l'énergie de nature ; et que, plus civilisées que nous en dehors, elles sont restées de vraies sauvages en dedans, toutes machiavélistes, du plus au moins. » (« Sur les femmes »)



“Mais leur organisation délicate, mais leur assujettissement à une maladie périodique, à des grossesses, à des couches, leur permettent-ils cette force et cette continuité de méditation que vous appelez la créatrice du génie et à laquelle vous attribuez toute importante découverte ? Elles font les premiers pas plus vite, mais elles sont plutôt lasses et s’arrêtent plus promptement.”

(RH: 498)

«les femmes assujetties comme nous aux infirmités de l'enfance, plus contraintes et *plus négligées dans leur éducation*, abandonnées aux mêmes caprices du sort, **avec une âme plus mobile, des organes plus délicats, et rien de cette fermeté naturelle ou acquise** qui nous y prépare »
(« Sur les femmes »)



« J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère, portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais. Le contraste des mouvements violents avec la douceur de leurs traits les rend hideuses ; elles en sont plus défigurées. Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions. » (« Sur les femmes »)

“MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE - Dans les vapeurs, sorte d'anarchie qui nous est si particulière. BORDEU - C'est l'image d'une administration faible, où chacun tire à soi l'autorité du maître. Je ne connais qu'un moyen de guérir ; il est difficile, mais sûr ; c'est que l'origine du réseau sensible, cette partie qui constitue le soi, puisse être affectée d'un motif violent de recouvrer son autorité [...] Une femme tomba à la suite d'une couche, dans l'état vaporeux le plus effrayant [...] Il s'établit en elle une guerre civile dans laquelle c'était tantôt le maître qui l'emportait, tantôt c'étaient les sujets. [...]



Elle persista six mois dans cet état de lutte. La révolte commençait toujours par les filets ; elle la sentait arriver. Au premier symptôme elle se levait, elle courait, elle se livrait aux exercices les plus violents ; elle montait, elle descendait ses escaliers ; elle sciait du bois, elle bêchait la terre. L'organe de sa volonté, l'origine du faisceau se roidissait ; elle se disait à elle-même : vaincre ou mourir. Après un nombre infini de victoires et de défaites, le chef resta le maître, et les sujets devinrent si soumis que, quoique cette femme ait éprouvé toutes sortes de peines domestiques, et qu'elle ait essuyé différentes maladies, il n'a plus été question de vapeurs. ”

(RA: 389-90)



« Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions. La femme couve les siennes : c'est un point fixe, sur lequel son oisiveté ou la frivolité de ses fonctions tient son regard sans cesse attaché. » (« Sur les femmes »)

« thermomètres des moindres vicissitudes des mœurs et des usages » (« Sur les femmes »)

- Stewart, D. (1793). *Account of the life and writings of Adam Smith*, in Smith (1795), pp. 269-351.

Conjectural history

“a specimen of a particular sort of inquiry, which, so far as I know, is entirely of modern origin, and which seems, in a peculiar degree, to have interested Mr Smith's curiosity (...)

In this want of direct evidence, we are under a necessity of supplying the place of fact by conjecture; and when we are unable to ascertain how men have actually conducted themselves upon particular occasions, of considering in what manner they are likely to have proceeded, from the principles of their nature, and the circumstances of their external situation (...)” (Stewart, 1793, p. 292-3)



“Nor are such theoretical views of human affairs subservient merely to the gratification of curiosity. In examining the history of mankind, as well as in examining the phenomena of the material world, when we cannot trace the process by which an event has been produced, it is often of importance to be able to show how it may have been produced by natural causes. Thus, in the instance which has suggested these remarks, although it is impossible to determine with certainty what the steps were by which any particular language was formed, yet if we can shew, from the known principles of human nature, how all its various parts might gradually have arisen, the mind is not only to a certain degree satisfied, but a check is given to that indolent philosophy, which refers to a miracle, whatever appearances, both in the natural and moral worlds, it is unable to explain.

To this species of philosophical investigation, which has no appropriated name in our language, I shall take the liberty of giving the title of Theoretical or Conjectural History”

(Stewart, 1793, p. 292-3)

- Diderot, D. (1755). Encyclopédie, s. f. (Philosoph.), *in* Diderot, D. and D'Alembert, J. L. R. (eds.), V: 635–48.

“Il faudroit indiquer l’origine d’un art, & en suivre pié-à-pié les progrès quand ils ne seroient pas ignorés, ou substituer la conjecture & l’histoire hypothétique à l’histoire réelle. On peut assûrer qu’ici le roman seroit souvent plus instructif que la vérité. ” (Encyclopédie, s. f. (Philosoph.), V: 647)

- [Diderot, D.] (1751). Art, s. m. (Ordre encyclop. Entendement. Mémoire. Histoire de la Nature. Histoire de la nature employée. Art.), in Diderot, D. and D'Alembert, J. L. R. (eds.), I: 714.

“Souvent l’on ignore l’origine d’un Art mécanique, ou l’on n’a que des connoissances vagues sur ses progrès : voilà les suites naturelles du mépris qu’on a eu dans tous les tems & chez toutes les nations savantes & belliqueuses, pour ceux qui s’y sont livrés. Dans ces occasions, il faut recourir à des *suppositions philosophiques, partir de quelqu’hypothese vraisemblable*, de quelqu’événement premier & fortuit, & s’avancer de-là jusqu’où l’Art a été poussé (...)

Avantages de cette méthode. En s’y prenant ainsi, les progrès d’un Art seroient exposés d’une maniere plus instructive & plus claire, que par son histoire véritable, quand on la sauroit. Les obstacles qu’on auroit eu à surmonter pour le perfectionner se présenteroient dans un ordre entierement naturel, & l’explication fynthétique des démarches successives de l’Art en faciliteroit l’intelligence aux esprits les plus ordinaires, & mettroit les Artistes sur la voie qu’ils auroient à suivre pour approcher davantage de la perfection.”

- Le cas des îles Mariannes dans *L'Histoire des deux Indes* (Raynal, 1780, Livre VI, chapitre 22)

“L’unanimité des historiens pourra- t-elle jamais étouffer les doutes que doit faire naître une narration si peu vraisemblable ?

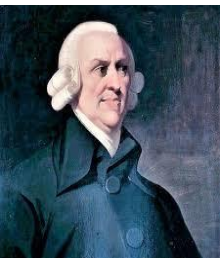
Les témoignages réunis de tant d’écrivains qu’on voudra, ne sauraient prévaloir contre une loi bien connue, générale et constante de la nature. Or, partout, excepté aux îles Mariannes, on a trouvé et l’on a dû trouver la femme soumise à l’homme.”

« Si l'on veut que je me prête à cette exception, il faut l'appuyer d'une autre : c'est que dans cette contrée, les femmes l'emportaient sur les hommes, non seulement en intelligence, mais en force de corps. Si l'on ne m'assure pas l'un de ces deux faits, je nie l'autre à moins toutefois que quelque dogme superstitieux n'ait rendu leurs personnes sacrées. Car il n'y a rien que la superstition ne dénature, point d'usage si monstrueux qu'elle n'établisse, point de forfaits auxquels elle ne détermine, point de sacrifices qu'elle n'obtienne. Si elle dit à l'homme, Dieu veut que tu te mutilles, il se mutilera. Si elle lui dit, Dieu veut que tu assassines ton fils, il l'assassinera. Si elle lui dit, aux isles Mariannes, Dieu veut que tu rampes devant la femme, il rampera devant la femme. La beauté, les talents et l'esprit, dans toutes les contrées du monde sauvages ou policées, prosterneront un homme aux pieds d'une femme : mais ces avantages particuliers à quelques femmes n'établiront nulle part la tyrannie générale du sexe faible sur le sexe robuste. L'homme commande à la femme, même dans les pays où la femme commande à la nation. Le phénomène des isles Mariannes seroit dans l'ordre moral ce que l'équilibre de deux poids inégaux, suspendus à des bras égaux de levier, seroit dans l'ordre physique. Aucune sorte d'autorité ne doit nous amener à la croyance d'une absurdité. Mais, dira-t-on, si les femmes ont mérité là cette autorité par quelques services importants dont la mémoire s'est perdue ? Eh bien ! l'homme reconnoissant le premier jour aura été ingrat le second. »

- Meek, R. L. (1976). *Social Science and the Ignoble Savage*, Cambridge: Cambridge University Press.

Smith

Progrès
de la
puissance
militaire



La théorie des stades

1. Stade de la chasse
(sauvage)

2. Stade de l'élevage
(pastoral)

3. Stade agricole

4. Stade commercial

Stade galant
(chez Diderot seulement)

Diderot

Progrès
de la
condition
des
femmes



“Elles [les femmes] reçoivent une nouvelle importance de la création des arts et du commerce. Alors les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les hommes, que des relations plus étendues éloignent souvent de leur atelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d’associer à leurs talents la vigilance des femmes. Comme l’habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation, ne les a pas encore dégoûtées des occupations obscures ou sérieuses, elles se livrent sans réserve et avec succès à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu’exige ce genre de vie, leur rend chère et familière la pratique de toutes vertus domestiques. L’autorité, le respect et l’attachement de tout ce qui les entoure sont la récompense d’une conduite si estimables.”
(Raynal, 1780, livre VII, chapitre 17)



“Vient enfin le temps où l’on est dégoûté du travail par l’accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l’ennui, de multiplier les amusements, d’étendre les jouissances. A cette époque, les femmes sont recherchées avec empressement, et pour les qualités aimables qu’elles tiennent de la nature, et pour celles qu’elles ont reçues de l’éducation.”

(Raynal, 1780, livre VII, chapitre 17)

“Leurs liaisons s’étendent. La vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant. Jetées sur le théâtre du monde, elles deviennent l’âme de tous les plaisirs, et le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur souverain est de leur plaire, et la grande ambition d’en obtenir quelques préférences. Alors renaît entre les deux sexes la liberté de l’état de nature, avec cette différence remarquable que dans la cité souvent l’époux tient moins à sa femme et la femme à son époux, qu’au fond des forêts ; que les enfants confiés en naissant à des mercenaires ne sont plus un lien ; et que l’inconstance qui n’aurait aucune suite fâcheuse chez la plupart des peuples sauvages, influe sur la tranquillité domestique et sur le bonheur chez les nations policées, où elle est un des principaux symptômes d’une corruption générale et de l’extinction de toutes les affections honnêtes.”

(Raynal, 1780, livre VII, chapitre 17)